

DE LA

RÉGÉNÉRATION

PHYSIQUE

DE L'ESPÈCE HUMAINE

PAR L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

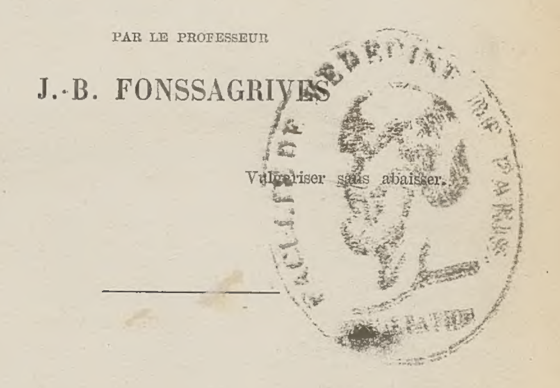
ET EN PARTICULIER

DU RÔLE DE LA MÈRE DANS L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANTS

CONFÉRENCE FAITE A MONTPELLIER LE 23 FÉVRIER 1867

PAR LE PROFESSEUR

J.-B. FONSSAGRIVES



Vulgariser sans abaisser.

MONTPELLIER
C. COULET, ÉDITEUR
5, Grand'Rue

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS
19, rue Hautefeuille

MDCCCLXVII

MONTPELLIER, IMPRIMERIE GRAS

DE LA

RÉGÉNÉRATION PHYSIQUE

DE L'ESPÈCE HUMAINE

PAR L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

ET EN PARTICULIER DU RÔLE DE LA MÈRE DANS L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANTS

Mesdames, Messieurs,

On vous a entretenus l'autre soir (1), dans un beau langage, d'une des questions les plus ardues et les plus attrayantes de la physique du monde, de la constitution du soleil, et vous avez justement applaudi à cette science, qui s'est faite élégante et facile sans cesser d'être précise et savante. Je viens aujourd'hui, et je vous en demande pardon par avance, vous faire descendre de ces hauteurs du monde sidéral pour vous ramener sur la terre, où l'hygiène nous convie à la discussion d'intérêts bien réels et bien pressants.

(1) Allusion à la Conférence remarquable de M. le professeur Lallemand sur la constitution du soleil.

Le monde dans lequel elle va nous introduire, je dois vous le dire par avance, est bien différent de celui auquel je viens de faire allusion. Celui-ci est immense, celui-là est resserré : un berceau et un foyer en tracent les limites ; l'un a une photosphère éblouissante, l'autre s'enveloppe d'une atmosphère intime et obscure à la fois. Ces deux mondes se touchent cependant en un point : ils sont sources tous les deux ; l'un est la source de la lumière physique, l'autre la source de la lumière morale. Ce monde, que nous allons parcourir ensemble, ai-je besoin de vous le dire, est ici, il est là, il est partout où il y a une famille, c'est-à-dire un foyer d'intérêts, de sollicitudes, de tristesses, de joies. La famille constitue un état qui repose sur trois colonnes auxquelles il faut bien se garder de toucher, car elles soutiennent l'édifice social tout entier : l'autorité, le respect, la tendresse. Le roi de cette monarchie exerce à la fois la plus douce, mais la plus sérieuse des magistratures. L'autorité, en descendant de lui vers ses sujets, et le respect, en remontant des sujets vers lui, rencontrent sur leur passage l'influence maternelle, qui ne les arrête pas, mais qui les transforme ; l'autorité, à ce contact, devient non moins efficace, mais plus douce, et le respect, sans s'amoindrir, prend un caractère particulier de tendresse. Tout, en un mot, est harmonieusement combiné dans la famille, ainsi que le disait naguère un grand orateur, pour tempérer la suavité par la force et la force par la suavité.

C'est donc de la famille que je vais vous entretenir ce soir. Mais quel petit coin de ce monde, qui paraît si resserré pour l'œil qui le mesure et qui est si vaste

en réalité pour la pensée qui sonde tout ce qu'il contient, allons-nous explorer ensemble? Vais-je vous parler de la constitution de la famille, des bases légitimes et nécessaires sur lesquelles elle repose, de son influence sur la société et sur les mœurs, de ce sentiment si doux et si tutélaire en même temps qu'on appelle l'esprit de famille, et qu'il faut soigneusement réchauffer parce que c'est par lui que les nations se relèvent et se sauvent? Non, sans doute, Messieurs: la grandeur de ces questions m'attire, mais le but que je me propose m'en éloigne, et je ne veux envisager ici la famille que par son côté le plus humble, le plus terre à terre, mais non pas le moins utile, c'est-à-dire dans ses rapports avec la santé.

Vous montrer que, si les sociétés modernes sont travaillées d'un sourd malaise moral, elles sont malades aussi et portent le cachet d'une débilité croissante;

Faire voir le peu de place que tiennent aujourd'hui les intérêts de l'hygiène dans les préoccupations des familles et démontrer que, si la source de la dégénérescence de l'espèce est là, la source de sa régénération physique doit aussi être cherchée dans ce milieu et pas ailleurs;

Esquisser enfin le rôle si grand, si élevé, malheureusement si dédaigné parfois, qui incombe aux mères dans ce grand œuvre de l'éducation qui doit donner aux familles et au pays des hommes vigoureux de corps, droits de cœur et sains d'esprit: tel sera le but de cette conférence.

Les intérêts dont je vais vous entretenir pendant une heure sont les vôtres, ce sont les miens, ce sont

ceux de tout le monde : permettez-moi donc de laisser de côté le ton professoral et de vous en parler avec abandon, dans cette langue de la causerie qui convient si bien aux émotions qui se répondent et aux intérêts qui se rencontrent. C'est sans doute une grande hardiesse à moi de vous demander le privilége de cette sorte d'intimité ; mais pour quel sujet mieux que pour celui-ci semble avoir été créé le mot de *familiarité?* D'ailleurs l'attention si bienveillante avec laquelle vous m'écoutez depuis quelques instants me montre que vous m'en avez absous par avance. Causons donc des choses de la famille, comme on en cause dans la famille, à cœur ouvert.

J'avais, dans le principe, formé le projet de choisir pour sujet de cette conférence les *Causes de la dégénérescence de l'espèce humaine ;* mais la perspective du tableau lugubre qu'il m'eût fallu dérouler sous vos yeux m'a effrayé pour vous, et, changeant de dessein, j'ai pris la contre-partie de ce sujet. Au lieu de promener votre pensée sur les côtés douloureux de cette question d'hygiène, j'ai mieux aimé la tourner vers les perspectives consolantes de l'avenir. Je vais donc vous parler des sources de la régénération de notre espèce. Je ne puis pas, toutefois, échapper complétement à l'obligation de soulever un coin du voile qui recouvre ce tableau lamentable. Aurais-je, en effet, autorité pour vous démontrer la nécessité urgente d'une hygiène réparatrice, si je ne vous faisais sonder au préalable l'étendue du mal qu'elle est appelée à guérir ? Mais rassurez-vous, le faisant à contre-cœur, je le ferai rapidement.

S'il est une question dans laquelle on doive se garer de toute exagération chagrine, c'est certainement celle-ci. Le mal est assez patent et assez grave pour qu'il soit inutile de charger la palette. Horace a jadis appelé des laudateurs du temps passé (*laudatores temporis acti*) ces hommes dont l'esprit, nourri de déceptions, cherche dans le regret du passé un abri contre les déceptions du présent. Si c'est là un travers d'esprit, il ne fut peut-être jamais plus excusable que quand on étudie cette difficile question de la dégénérescence de la race humaine. S'en gardât-on soigneusement, il faudrait encore être observateur bien optimiste ou hygiéniste bien superficiel, pour ne pas toucher du doigt la gravité croissante du mal.

L'hygiène est la science de la santé physique, mais elle ne saurait se renfermer dans le domaine étroit de l'organisme sans se mutiler et sans manquer à un devoir en même temps qu'elle abdiquerait un droit. L'homme n'est pas seulement la plus belle et la plus merveilleusement agencée des créations matérielles ; il est aussi un cœur et un esprit. Par son corps il est le centre du monde physique, par son cœur celui du monde moral, par sa pensée celui du monde métaphysique.

L'hygiène ne doit donc pas séparer l'âme de l'*autre*, et Montaigne, en enseignant que celui qui veut « *desprendre ces deux parties a tort* » et que « *la cousture qui les lie est étroite* », a adressé du même coup une bonne leçon aux philosophes et aux hygiénistes. C'est, en effet, la grandeur de l'hygiène, si c'est aussi sa difficulté, que l'obligation constante où elle se trouve de

réunir, dans une synthèse fructueuse et élevée à la fois les diverses branches des sciences médicales, et d'envisager l'homme par les faces multiples de sa nature et dans ses rapports avec tout ce qui, de près ou de loin, exerce sur lui une influence quelconque ; et de là découlerait pour moi la nécessité d'étudier la dégénérescence de l'homme sous le triple point de vue moral, intellectuel et physique.

J'abstrais à dessein les deux premiers points de vue, à quelques développements intéressants qu'ils se prêtent, et afin de mieux limiter ce sujet. Des esprits chagrins vont répétant à l'envi qu'à la débilité corporelle croissante du corps, correspond un affaissement parallèle des caractères et de l'intelligence, et ils invoquent à l'appui de cette thèse, d'une part, la pénurie contemporaine de ces œuvres du génie scientifique, littéraire ou artistique, qui annoncent un siècle et qui l'illustrent; de l'autre, l'abaissement du niveau moral, accusé par la déchéance des mœurs et la disparition des caractères. Il y aurait certainement lieu d'examiner si ce réquisitoire est complétement justifié, et je renonce, non sans peine, à cette occasion de défendre mon époque contre des inculpations qui ont malheureusement quelque fondement, mais qu'on peut néanmoins considérer comme exagérées. Je regrette d'autant plus de ne pouvoir le faire que, pour ce qui concerne la santé, qui est ici mon unique objectif, il me sera difficile, je le déclare, de me montrer optimiste.

La santé dépérit tous les jours, cela est irrécusable : la taille s'abaisse ; la vigueur décroît ; la résistance vitale fait défaut; l'humanité a changé de

tempérament et n'a pas gagné au change. Jadis elle supportait à merveille la diète et les saignées ; aujourd'hui, devenue irritable, nerveuse et étiolée, elle ne tient plus debout que par les calmants et les toniques ; le flot de l'aliénation monte tous les jours ; l'harmonie des formes et la pureté des lignes disparaissent dans des heurtements impossibles, et j'hésiterais à affirmer ici que la beauté diminue si je n'avais à ajouter que, devenant plus rare, elle acquiert un prix nouveau. Combien faut-il faire de lieues aujourd'hui pour trouver un de ces beaux types humains qui fourmillaient jadis sous le soleil du Forum, et que la statuaire grecque a bien fait de nous conserver comme échantillons d'une race disparue ? Il y a quelques mois, je traversais Arles, cette antique métropole des Gaules, et, voyant quelques-uns de ces types isolés, perdus au milieu d'une population chétive, ma pensée se tournait mélancoliquement vers les siècles de la domination romaine ; je comparais le passé au présent, et je me sentais, je l'avouerai, encore plus ému de ces tristes ruines de la santé et de la beauté humaines, que des grandes ruines de pierre qui jonchent le sol de la vieille cité. Ici le temps a fait son office ; là il a fait le contraire de son office : il a ruiné ce qu'il aurait dû améliorer ou tout au moins conserver.

Est-il besoin de rapprocher de ces signes de déchéance la légion de maladies nouvelles du système nerveux qui sont sorties du sol depuis cinquante ans, et qui sont manifestement le produit des conditions anormales, à tous les points de vue, dans lesquelles la vie se meut actuellement, aussi bien que la fré-

quence plns grande de ces maladies organiques qui prélèvent sur les populations un lourd et incessant tribut ?

Le chiffre indiquant l'élévation de la longévité moyenne et celui par lequel on prouve l'accroissement de la population reposent l'esprit, mais ne sauraient lui donner le change. Il s'agit moins, en effet, de mesurer la quantité de vie que l'étoffe dont elle est faite ; or cette étoffe, tout le dit autour de nous, est médiocre. De même aussi, il y a deux fécondités : l'une utile, qui s'affirme par la qualité, l'autre parasitaire, qui s'affirme par la pullulation. Ces deux faits indiquent seulement combien l'humanité est vivace et quel essor elle prendrait vers la santé et la longévité, si cet essor n'était entravé de mille manières. Les progrès contemporains de la médecine, à la faveur desquels se conservent des existences chétives qui eussent été vouées jadis à la mort et qui se reproduisent dans une descendance lamentable, deviennent aussi une cause d'accroissement du nombre, mais de diminution de la valeur. Le médecin, qui a pour mission d'entretenir la flamme de la vie partout où elle apparaît, qu'elle soit chétive ou radieuse, n'a pas à se préoccuper de ce dernier point de vue : il remplit son office de conservation et laisse les lois de l'humanité s'accomplir.

Au reste, se pourrait-il qu'il n'y eût pas un déchet considérable de la santé avec les conditions actuelles de l'hygiène ? L'oubli à peu près absolu des exercices physiques ; l'entraînement des passions, surexcitées à un degré inouï, coïncidant avec l'affaiblissement des freins modérateurs ; partout des convoi-

tises sans principes; le mariage détourné de plus en plus de ses conditions morales, c'est-à-dire de ses conditions naturelles et salutaires; l'envahissement du luxe au détriment de la satisfaction des besoins réels; les inexplicables progrès des drogues enivrantes; l'empreinte redoutable de ce poison qui circule dans les veines du corps social; un travail d'esprit précoce et excessif imposé aux enfants; la désertion des campagnes au profit des villes, ces fourmilières insalubres, qui tendent de plus en plus à prendre des proportions et des mœurs babyloniennes, etc.: que de causes d'affaiblissement pour les générations actuelles, et a-t-on lieu de s'étonner, dès lors, de la débilité dont elles portent l'empreinte?

Le dommage est grand; l'hygiène, s'appuyant sur la famille, a mission de le réparer. Elle a fort à faire; mais l'avenir est à elle, et il faut envisager avec confiance le résultat de ses efforts.

C'est, Messieurs, une sorte de banalité de parler du prix de la santé. Tout le monde le sent à merveille; mais peu de personnes savent faire des sacrifices pour acquérir ce bien si précieux, pour le conserver quand on l'a, ou pour le recouvrer quand on l'a perdu. La banalité de la formule de savoir-vivre avec laquelle on s'aborde dans la rue est l'expression de l'universalité de cet intérêt, mais aussi de l'universelle indifférence qu'il rencontre. Et cependant quel autre des biens matériels vaut celui-là? Il peut, en quelque sorte, suppléer tous les autres, et nul ne saurait le remplacer. C'est l'unité dont a parlé Fontenelle, et qui fait valoir ces zéros brillants que l'on appelle la beauté, la fortune, les honneurs, etc. Sans elle, ils n'expriment

que de stériles négations. Grâces physiques, activité d'esprit, caractère heureux, tout cela peut sans doute exister en dehors de la santé, mais elle seule les met en puissance et les rend productifs. La santé vaut mieux que tous ces biens; mais, cependant, il y a quelque chose qui vaut encore mieux que notre santé : c'est la santé de ceux qui nous sont si chers, de nos enfants, par exemple... Je ne veux plus vous parler que de celle-là.

Un mariage réalisant les plus légitimes aspirations du cœur et donnant pleine et entière satisfaction à toutes les convenances morales, intellectuelles et hygiéniques, a jeté les bases d'une famille nouvelle. On a tenu un compte prudent de ce gros appoint de la santé, qui mérite bien qu'on s'en occupe, et l'on a commis à un médecin attentif et intelligent le grave office d'éclairer sur la valeur de l'alliance projetée. Cette union, « qui n'a que l'entrée de libre », comme l'a dit malicieusement Montaigne, a donc été sagement préparée. On a évité les périls d'une consanguinité trop proche, d'une fâcheuse mésalliance des âges, d'une hérédité suspecte. On a sacrifié à ces intérêts si graves les petits intérêts de l'amour-propre, de la fortune, des relations. Le mariage, en un mot, est resté un acte moral et n'est pas devenu une transaction. Veuillez bien remarquer que je ne vous transporte pas dans le royaume d'Utopie. J'admets avec vous que toutes les unions, en France, se font de cette façon et sont entourées de ces garanties. L'attrait y domine toujours l'arrangement, et l'hygiène signe constamment au contrat. C'est convenu. Donc le mariage est accompli, et une famille va

surgir et se compléter. Que dis-je? Ce n'est déjà plus une prévision, c'est une espérance prochaine, et dont l'échéance est calculable.

Le berceau est encore vide..., mais il attend, et le cœur de celle qui sera bientôt mère s'ouvre à des sentiments nouveaux et pleins de douceur. On se réjouit dans la famille; mais l'hygiène, toujours condamnée au rôle ingrat et sacrifié de trouble-fête, vient atténuer cette joie par ses avertissements moroses. Elle révèle à la jeune femme la solidarité pleine de charmes, mais aussi pleine de dangers, qui existe déjà entre elle et son enfant. Ce ne sont pas deux santés et deux vies, tant ce commerce organique est profond et intime, mais une seule existence à deux. Le sang qui nourrit l'une est celui de l'autre, et il lui porte, suivant qu'il est bien ou mal préparé, des éléments de santé et de vigueur ou des conditions de souffrance et de dépérissement. Air, aliments, impressions, tout va retentir sur cette greffe animée, et de là l'une des sources mystérieuses de cette tendresse maternelle, auprès de laquelle la nôtre, ayons le courage de l'avouer, pâlit singulièrement; union merveilleuse, commerce plein de douceur, mais aussi entouré de mille écueils.

L'hygiène, continuant son métier de Cassandre, les montre du doigt. Elle dit à celle qui aspire à l'honneur d'être mère qu'elle doit déjà ses soins à son enfant, alors qu'elle ne peut encore lui donner ses baisers; que rien n'est désormais indifférent dans sa santé, parce que tout retentit sur l'être auquel elle ne doit pas seulement la vie, mais, autant que possible, une vie saine et vigoureuse.

J.-J. Rousseau a dit que l'hygiène était moins une science qu'une vertu. Cela est exagéré: l'hygiène est l'une et l'autre, mais l'hygiène qui ressemble le plus à une vertu est bien certainement l'hygiène maternelle. Qui dit vertu dit effort, qui dit effort dit sacrifices. Et ici les sacrifices abondent : sacrifice des plaisirs du monde (la plus douce des joies les remplace, et, je le déclare, il ne me paraît pas y avoir lieu à commisération), sacrifice des relations, sacrifice des douceurs de la convivialité, sacrifice enfin de la mode (aurais-je nommé le plus douloureux ?), de cette reine despotique qui, par arrêts souverains, habille, déshabille, gêne, comprime et va souvent exercer son insoutenable tyrannie sur un enfant qui, caché dans les profondeurs de son néant, n'en peut mais, et n'a même pas les minces compensations de la vanité satisfaite.

Mais ce n'est pas tout: à côté de cette solidarité physiologique, il y en a une autre qu'il n'est pas permis d'abstraire. A la fois intellectuelle et morale, elle impose à celle qui sera mère l'obligation d'une discipline exacte de ses lectures, de ses impressions, je dirai presque de ses pensées. Vouloir concilier ces devoirs avec les plaisirs est une tentative folle, si elle n'est coupable. Les femmes allaient jadis loin des villes ou dans le silence du gynécée se préparer, par une sorte de recueillement, à l'insigne mission qu'elles devaient remplir. Cette sorte de *retraite hygiénique* avait à la fois et sa convenance et son utilité.

Au reste, les sociétés antiques, révérant dans la femme la mère d'un citoyen, l'entouraient à cette

époque d'une protection toute particulière. On lui cédait le pas ; la loi formulait en sa faveur des immunités spéciales, et les faisceaux consulaires s'abaissaient en signe de respect devant elle. Symbolisme profond et touchant à la fois, qui accordait à l'homme qui devait naître les hommages que nos mœurs n'accordent plus qu'à la dépouille de celui qui a vécu. Mais nous ne sommes pas à Sparte (et, à dire vrai, j'ai bien des raisons pour ne pas le regretter), le temps des actes publics de protection et de respect est passé : il faut donc que la jeune femme qui aspire plus tard à la gloire d'une Cornélie se respecte et se protége elle-même et qu'elle s'impose ces sacrifices, qui sont le premier pas dans la voie douloureuse qui doit la conduire aux douceurs de la maternité.

Mais l'enfant est né, et avec lui est descendu sur le foyer domestique ce mélange de joie et de tristesse qui est, à proprement parler, la trame de la vie tout entière.

Une grave question a devancé sa venue et a été agitée dans les conseils de la famille, c'est celle de l'allaitement. La jeune mère lui donnera-t-elle le sein, le confiera-t-elle à une nourrice mercenaire, ou bien enfin, dernière et périlleuse alternative, lui fera-t-elle courir les risques de l'allaitement artificiel ?

L'allaitement maternel, est-il besoin de le dire, est de tous, le plus efficace, le moins périlleux ; il est dans l'ordre des fonctions naturelles. S'il est une douceur pour la mère, il est une sécurité pour l'enfant : en échange des fatigues et des soucis qu'il impose à la première, il lui offre, même dans l'ordre

de sa propre santé, des compensations réelles et trop peu soupçonnées. La mère doit donc nourrir son enfant quand elle le peut, axiome banal d'hygiène et de morale qu'il n'est malheureusement pas inopportun de remettre en lumière.

De nos jours, en effet, la désertion de ce devoir si doux et si impérieux à la fois devient de plus en plus commune, et, je le dis avec tristesse, nous nous rapprochons un peu, sous ce rapport, de ces mœurs romaines qui ont excité jadis la verve indignée des satiriques et des moralistes. Juvénal, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, ont protesté contre ce relâchement, et, avant eux, César le stigmatisait chez les femmes de son temps, en faisant remarquer plaisamment qu'on les voyait plus souvent avec des singes ou des perroquets qu'avec des enfants sur les bras. Les Romaines, en effet, ne se faisaient pas faute de confier leurs enfants à des nourrices mercenaires (à des nourrices grecques de préférence, à cause de la supériorité de leurs mœurs), et souvent même elles les exilaient hors de la maison maternelle, leur scellant au cou un collier de hochets ou *crepundia*, pour conjurer les périls d'une substitution. Ce qu'il devait advenir de ces enfants, la discussion académique toute récente sur l'industrie des nourrices, discussion dont les échos douloureux sont sans doute venus jusqu'à vous, vous le fait pressentir. Si la mortalité des *petits Parisiens* a atteint quelquefois jusqu'à 80 pour 100 dans la première année, je vous laisse à penser ce que devait être celle des *petits Romains*, que l'incurie des mères livrait à tous les hasards d'une pareille exploitation.

On trouve dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle un discours remarquable du philosophe Favorinus sur la nécessité morale de l'allaitement maternel. Laissez-moi vous lire (rassurez-vous, Mesdames, c'est une traduction) ce petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, qui constitue à la fois une révélation piquante des mœurs de l'époque et une page de saine morale et de bonne hygiène.

« On vint un jour annoncer au philosophe Favorinus, dit Aulu-Gelle, et en notre présence, que la femme d'un de ses auditeurs venait d'accoucher et lui avait donné un fils. « Allons, dit-il aussitôt, voir la mère et féliciter le père. » Il était d'une famille noble et d'où étaient sortis des sénateurs. Nous suivîmes tous Favorinus; nous l'accompagnâmes jusqu'à la maison et entrâmes avec lui. Il rencontra le père dans le vestibule, l'embrassa, le félicita et s'assit. (Comme cette scène est vivante!. .) Il s'informa si l'accouchement avait été lent et laborieux, et, ayant appris que la jeune mère, fatiguée par les veilles et par la douleur, s'était endormie, il donna un plus libre cours à ses paroles. « Je ne doute pas, dit-il, qu'elle ne soit disposée à nourrir son fils de son lait. » La mère de l'accouchée (Remarquez bien, Mesdames, que nous sommes à Rome, au IIe siècle de l'ère chrétienne, et non pas en France, au XIXe siècle ; je tiens à éviter toute confusion sur ce point...) La mère de l'accouchée, ayant répondu qu'il fallait user de ménagements et donner à l'enfant des nourrices pour ne pas ajouter les fatigues de l'allaitement aux souffrances qu'elle venait de traverser : « Je te conjure, femme, répliqua Favorinus, de permettre qu'elle soit

tout à fait la mère de son fils. Enfanter et aussitôt rejéter loin de soi l'être qu'on a mis au monde, n'est-ce pas une maternité imparfaite et contraire à la nature ? On n'est mère qu'à demi lorsque, après avoir nourri dans son sein un être qu'on ne voyait pas, on lui refuse son lait lorsqu'on le voit déjà vivant, déjà homme, implorant le sein maternel.... Mais peu importe, dit-on, pourvu qu'il vive et soit nourri, à quel sein il le soit ! Pourquoi celui qui tient ce langage, puisqu'il est sourd à la voix de la nature, ne pense-t-il pas aussi que peu importe dans quel corps et de quel sang l'homme s'est formé ? Il est encore une autre considération qu'on ne saurait dédaigner. N'est-il pas vrai que les femmes qui abandonnent et exilent loin d'elles leurs enfants, pour les laisser nourrir par d'autres, brisent ou du moins relâchent, affaiblissent le lien de tendresse dont la nature unit l'âme des enfants à celle des parents ? Un enfant mis en nourrice n'est guère moins oublié qu'un mort. Ainsi s'altère et s'évanouit la piété dont la nature avait jeté la première semence ; et, si l'enfant peut encore aimer son père et sa mère, cet amour n'est pas l'effet de la nature, mais le fruit de la société et de l'opinion. »

Ce langage est sévère, mais justifié. J.-J. Rousseau dit, dans son *Emile,* qu'une des plus plaisantes choses qu'il ait vues à Paris, c'est la ligue des médecins et des femmes contre l'allaitement maternel. Si cette ligue a jamais existé, ce qui est fort douteux, elle est bien rompue aujourd'hui. Mais il ne s'agit ni d'interdire, ni de prescrire ce mode d'allaitement dans tous les cas; c'est une affaire de distinction, c'est-à-dire de jugement. L'hygiène, pas plus que la médecine,

n'aime les formules toutes faites. Si l'absolu conduit à l'absurde, c'est surtout dans les choses de la vie qui sont essentiellement mobiles et conditionnelles de leur nature. Distinguer les cas où l'allaitement est possible et fructueux de ceux où il est impraticable, c'est là l'office du médecin. Une réaction s'opère, du reste, sous nos yeux, parmi les hygiénistes, en faveur de l'allaitement maternel, et j'aime à rappeler à ce propos que M. Donné, dans un petit livre plein de choses et d'idées, et qui devrait se trouver entre les mains de toutes les mères, a plaidé avec conviction la cause de l'allaitement maternel et a montré que, s'il faut beaucoup exiger d'une nourrice mercenaire au point de vue de la constitution et de la santé, il faut se montrer moins exigeant pour l'allaitement maternel. Si l'on ne faisait, en effet, fléchir le programme des conditions, combien compterait-on de femmes de nos villes qui seraient susceptibles de le remplir? La vigilance et la tendresse sont des correctifs dont il faut tenir compte. Une santé ordinaire, aidée de soins affectueux et intelligents, suffit pour ce gracieux et salutaire office. Un peu plus de sollicitude remplace à merveille un peu moins de globules.

S'il est des femmes qu'il faut exciter à nourrir, il en est d'autres qui croient remplacer les aptitudes physiques par l'ardeur du désir. Il faut retenir celles-là (et, pour l'honneur de l'humanité, elles sont nombreuses) sur la pente où les entraîne l'exagération d'un sentiment touchant. On ne nourrit pas des enfants avec des nerfs et de la tendresse. Toutes les femmes ont de la tendresse, beaucoup trop ont des nerfs; certaines n'ont ni assez de lait, ni assez de santé. Il

faut demander à ces dernières ce premier sacrifice, non pas au nom de leur propre intérêt, ce qui les toucherait peu, mais au nom de l'intérêt de leur enfant. Mais toutes les femmes n'ont pas du sang de Blanche de Castille dans les veines, et l'hygiène, qui doit retenir les unes, a le regret d'être parfois obligée de stimuler les autres.

Ainsi donc là où il y a aptitude physique, il y a devoir, et devoir strict. Je ne veux pas faire intervenir ici la crainte très-fondée des dangers que court une mère qui élude cette tâche sans motifs ; l'argument tiré de l'intimidation personnelle n'aurait d'efficacité qu'aux dépens de la dignité maternelle, et j'aime mieux faire appel à cette admirable fibre maternelle qui vibre toujours quand on sait la toucher.

L'allaitement *maternel* reconnu impossible, il faut recourir à l'allaitement *mercenaire* (quel contraste entre ces deux mots et entre les choses qu'ils représentent !) et, à défaut de celui-ci, à l'allaitement artificiel. Mais, là où la mère ne peut donner son lait, il faut qu'elle donne deux choses qui le remplacent dans une certaine mesure : sa vigilance et ses soins. Jean-Jacques Rousseau a dit avec raison que la tendresse d'une mère ne se supplée pas, et le mot d'Aristote, *Oculus domini pinguescit equum*, peut s'appliquer aussi à l'hygiène des nouveau-nés. L'œil de la mère engraisse le nourrisson. C'est d'ailleurs un moyen pour elle d'atténuer une dépossession douloureuse.

Après l'allaitement, ou conjointement avec lui, les soins. L'enfant est une plante extrêmement délicate : trop de soins ou de l'incurie, trop de chaleur ou de froid, trop d'air ou de confinement, trop de mouve-

ment ou trop de repos, tout chez lui est prétexte à des dérangements de la santé, sans compter les périls du sevrage, de la dentition et de ces maladies épidémiques qui passent et s'arrêtent plus volontiers sur les berceaux. La statistique nous enseigne qu'il meurt un enfant sur six dans la première année, c'est-à-dire seize enfants sur cent. C'est beaucoup... c'est trop. Il y a sans doute, dans ce résultat, une certaine part à faire à la fragilité de l'existence des enfants, mais une grosse part surtout à la mauvaise direction que reçoit leur santé. L'hygiène n'accepte pas et ne peut pas accepter cette statistique navrante comme une nécessité fatale, et, quand vous le voudrez bien, Mesdames, ses cruelles rigueurs s'atténueront.

On a voulu, dans ces derniers temps, synthétiser l'ensemble des soins dont les enfants ont besoin sous le titre de *puériculture*, dont le plus grand inconvénient est d'éveiller par consonnance le souvenir d'un art auquel M Coste a attaché son nom. Abandonnons le mot, mais que la chose reste. Oui, c'est un art, et sans doute le plus important de tous, mais il faut avouer que c'est aussi le moins connu. Un poëte, descendant sur le terrain des choses pratiques, vient de publier, il y a quelques jours, une brochure à laquelle il a donné pour titre l'*Education homicide*. L'exagération écartée, ce qu'il en reste suffit bien pour éveiller la sollicitude des familles.

Nous ne nous désintéressons pas, nous autres hommes, dans les soins multiples qu'exige l'éducation physique des enfants, mais leur direction appartient surtout aux mères. Nous sommes entraînés au dehors par les sollicitudes de l'activité professionnelle

et les agitions de la vie publique, et nous ne pouvons intervenir que de temps en temps et pour les déterminations importantes. L'action de la mère est autrement décisive, parce qu'elle est continue, incessante; c'est la goutte d'eau qui creuse le granit. Mais cette action ne peut être véritablement efficace qu'à la condition d'être éclairée par l'instruction et par l'expérience. Or, je le demande à la bonne foi de tout le monde, l'éducation des femmes est-elle dirigée en vue de la grande et auguste mission qu'elles sont appelées à remplir? On leur apprend beaucoup de choses qui ne leur servent guère, et, en fait d'éducation des enfants, on leur laisse ignorer tout ce qu'il leur faudrait savoir.

J'ai besoin ici d'expliquer ma pensée. Je n'ignore pas que je mets le pied sur un terrain brûlant, hérissé d'embûches, mais j'espère m'en tirer à force de franchise et de sincérité d'intentions.

Je ne suis pas le moins du monde un contempteur de l'instruction des femmes. Si par malheur je professais des idées aussi arriérées et aussi malséantes, je me dispenserais de les exposer ici. Il n'en est rien, et j'estime pure insolence l'idée qu'eut au siècle dernier le poëte Sylvain Maréchal de faire circuler une pétition demandant qu'on cessât d'apprendre à lire aux femmes. Personne de nous n'eût certainement consenti à la signer. Non, l'intelligence est un patrimoine commun aux deux sexes; mais ce patrimoine admet un partage équitable, en dehors duquel tout devient confusion. Le génie seul abaisse ces barrières, mais il faut bien convenir que le génie est rare. J'estime que la culture de l'esprit est de droit commun, et je ne

demande pas mieux que de voir l'intelligence des femmes s'élever. Qu'elles prennent de plus en plus l'aptitude à goûter les choses de l'esprit, nous y gagnerons, et nos enfants aussi. Le niveau que Chrysalde assigne à leur intelligence ne me satisfait pas, et je ne vois nul inconvénient à ce qu'elles sachent comment vont « *lune*, *étoile polaire* » ; mais à la condition qu'elles ne s'en occupent que pour l'apprendre à leurs enfants. Toute science qui, de près où de loin, ne sert pas à l'éducation est, en effet, pour elles une science stérile. Bien diriger la santé de leurs enfants, bien développer leur cœur et bien préparer leur esprit, en d'autres termes remplir le triple ministère de tutrices de la santé, d'éducatrices des mœurs et d'initiatrices de l'intelligence : quelle mission ! Ne nous enviez pas la nôtre, Mesdames : vous avez certainement reçu la meilleure part.

Une chose manque aux femmes, c'est la connaissance de cet art d'élever les enfants qu'elles doivent pratiquer sous le conseil du médecin et sous la direction du père. On leur apprend bien des choses qui ne leur servent guère, et, en fait de fonctions maternelles, elles ne savent que ce que la nature leur en a appris ou leur en apprendra. Loin de moi la pensée ridicule de vouloir initier la jeune fille, par une indiscrète incursion dans l'avenir, à des soins qui peuvent ne lui servir jamais ; mais, quand elle se marie, la question change de face, et elle suivrait alors avec fruit des leçons pratiques d'hygiène maternelle. Ses enfants en profiteraient d'abord, et, plus tard, sa fille conseillée par elle, et devenue mère à son tour, recueillerait le bénéfice

de cet enseignement. Un jour viendra, sans aucun doute, où cette lacune disparaîtra ; mais ce jour-là ne viendra jamais assez tôt. Un fait douloureux révèle d'ailleurs, dans toute son étendue, la nécessité de faire pénétrer chez les femmes les notions pratiques de l'hygiène maternelle. J'hésite presque à le signaler ici, de peur d'aviver dans plus d'un cœur de mère une plaie qui saigne peut-être encore; il le faut cependant : ce fait, c'est la mortalité énorme qui pèse sur le premier né, et qui rappelle les sacrifices de l'ancienne Loi. Est-ce prélude impuissant d'une fonction qui s'essaye ? Ne serait-ce pas plutôt inexpérience des soins qu'exige cet enfant? J'adopte cette interprétation, et j'en fais un argument de plus pour montrer que l'hygiène ne peut demeurer plus longtemps en dehors du programme de l'instruction des femmes.

L'enfant a franchi les premières années; cette plante délicate a poussé dans la vie des racines plus profondes ; une question grave surgit, si tant est qu'elle n'a pas devancé de beaucoup le moment où elle a son utilité pratique. Quel est le système d'éducation physique qui sera suivi ? Le système des mères est simple, mais peu philosophique : aimer leurs enfants le plus qu'elles peuvent, ne leur épargner ni les sollicitudes, ni les veilles, ni les caresses ; en un mot, se donner tout entières à eux et attendre le résultat. Nous autres pères, qui avons plus de lecture et qui philosophons davantage, nous pouvons choisir entre Montaigne, Locke, J.-J. Rousseau, Hufeland, etc. Nous accordons la préférence à l'un d'eux, à moins que nous ne fassions de l'éclectisme,

et nous nous mettons à l'œuvre. Règle générale, on systématise l'éducation du premier enfant, on tâtonne pour celle du second, le système capitule devant l'expérience pour le troisième, et celui-là seul commence à être convenablement élevé, parce qu'on lui donne cette éducation pratique qui choisit bien ses ambitions, qui voit le possible et y tend sans ardeur, cette éducation, en un mot, qui est la seule usuelle et la seule bonne. . . . .

Un éminent écrivain, Mgr Dupanloup, a fait ressortir tout ce qu'il y a de grand et de profond dans cette simple expression : *élever* des enfants. L'habitude émousse la vive signification de ce mot, qu'il faut ramener à son sens primitif; il exprime un triple niveau à élever : niveau de la santé, niveau du cœur, niveau de l'intelligence. C'est là votre tâche, Mesdames; c'est par elle que votre influence domine dans la société, comme elle domine dans la famille, et que les nations grandissent ou s'abaissent.

Toutefois, en n'envisageant que l'éducation physique, il ne s'agit pas ici d'une question spéculative et qu'on puisse remettre. Deux systèmes opposés sont en présence, et il faut d'urgence se décider pour l'un ou pour l'autre. Je veux parler du système de l'endurcissement et de celui des ménagements. La mère embrasse plus volontiers le second et le père le premier. Le père et la mère ont tort : c'est affaire de discernement. Je ne peux pas entrer ici dans les détails de ce système pédagogique de Locke, qui a jeté des racines si profondes dans l'éducation anglaise, et qui s'essaye si timidement dans la nôtre. Le système des ménagements est précaire, celui de

l'endurcissement est périlleux ; aux familles éclairées par le médecin à se décider suivant les cas.

Si la mère doit à son enfant son sang, son lait, ses soins, elle lui doit aussi cette fermeté douce sans laquelle il n'y a ni éducation physique, ni éducation morale. En cette matière, il faut se tenir à égale distance d'une rigidité doctrinaire et d'une faiblesse insouciante : fermeté sans violence, douceur sans faiblesse, voilà l'idéal de l'éducation. Qui ne l'a rêvé, mais qui peut se flatter de l'avoir atteint ? Ni vous, ni moi, ni personne sans doute ; mais il est un mot profond de La Rochefoucault que toute personne ayant charge d'éducation doit se rappeler, c'est qu'il n'y a pas de véritable douceur sans fermeté.

Jadis l'autorité paternelle était digne, mais froide. Le roi du foyer domestique tenait ses sujets à distance, il les tutoyait sans leur accorder le privilége de la même familiarité ; il était prodigue de sévérité, et sobre de tendresse. Les vieillards regrettent ce système ; je ne l'ai point connu et je ne le pratique pas. Le temps n'est plus à ces rigueurs, il est aux faiblesses opposées : nous aimons nos enfants avec passion, et ces petits despotes connaissent à merveille la puissance des chaînes que nous leur donnons pour nous lier. Et de là des condescendances inouïes, des abdications de l'autorité, du désordre. Ici encore, je me montrerai éclectique ; je ne veux ni du despotisme de la force, ni de celui de la faiblesse, et les châtiments corporels, devenus du reste d'une extrême rareté, me paraissent le plus inepte et le plus dangereux des enseignements. Je suis de l'avis de Montaigne, qui aimait mieux être *aimé que*

craint. Voyez, du reste, ce qu'il dit à ce sujet dans cette page touchante, où brillent du même éclat la haute raison du philosophe et l'indulgence intéressée du père :

« I'accuse, dit-il, toute violence en l'éducation d'une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte, et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison et par prudence et addresse ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ai deu la pareille aux enfants que i'ay eus, ils me meurent touts en nourrice ; mais Léonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a atteint six ans et plus sans qu'on ayt employé à sa conduicte et pour le chastiment de ses faultes puériles (l'indulgence de sa mère s'y appliquant ayseement) aultre chose que paroles et bien doulces ; et quand mon désir y serait frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçay être iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir et de condition plus libre : i'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingénuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effet aux verges sinon de rendre les ames plus lasches ou plus malicieusement opiniastres. » (*Essais*, livre II, chap. VIII.)

Nous non plus nous ne regrettons pas les férules et les *geôles de jeunesse captive ;* mais, si les rigueurs paternelles ne créent plus des enfants tremblants et

soumis, plus respectueux que tendres, la faiblesse maternelle grossit tout les jours la lamentable légion des *enfants gâtés* Quel mot, Mesdames, quand on va, sous sa vulgarité apparente, chercher son sens précis et réel ! Ne plus connaître d'autorité, imposer ses désirs comme des ordres indiscutables, calculer la puissance d'une importunité ou d'un cri, ne savoir ni attendre ni souffrir, courir les mille périls de caprices servilement satisfaits : c'est bien cela, l'expression est juste, le fruit est piqué au cœur, et, s'il ne se détache pas de la vie avant le temps, que sortira-t-il de cette chrysalide, si ce n'est une nature passionnée, violente, une âme débile dans une santé chétive. L'enfant gâté aura produit un homme méchant. Mais restreignons la question à la seule santé. Qui dit enfant gâté dit enfant malade, et malade qu'on ne peut soigner. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas, à nous autres médecins, de nous croiser les bras avec découragement et de reporter notre responsabilité sur la faiblesse maternelle, à qui elle doit légitimement revenir.

Mais l'enfant a grandi encore ; s'il se pose souvent sur les genoux de sa mère, il commence à avoir d'autres horizons que le *bord de sa robe*, pour me servir de la gracieuse expression d'un poëte ; son corps grandit, son âme prend une physionomie à elle, il commence à s'individualiser, et les curiosités de l'intelligence s'éveillent dans son esprit. La vie sérieuse s'ouvre devant lui. Les *devoirs* avant le devoir. J. de Maistre a dit quelque part : « C'est à notre sexe qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes ; mais ce qu'on appelle

l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans, et, s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. » Qu'il reste donc sur ses genoux, qu'il y reste le plus longtemps possible; mais allons lui porter là ce pain de l'intelligence dont il a aussi besoin.

Le rôle va se partager dès lors entre le père et la mère, et une grosse question, ou plutôt deux questions en une, surgissent à l'horizon de la famille : le choix entre l'éducation publique et l'éducation privée, et la réglementation de l'étude dans ses rapports avec la santé. Elles valent bien la peine qu'on se mette à deux pour les résoudre ; je voudrais même qu'un troisième conseiller intervînt, conseiller autorisé à maintenir les droits trop méconnus de l'hygiène.

Je ne saurais ici entrer dans la discussion des avantages ou des inconvénients comparatifs de l'éducation publique ou de l'éducation dans la famille ; une conférence entière n'épuiserait pas un sujet pareil, qui a exercé la sagacité d'hommes tels que Quintilien, Montaigne, Fénelon, Rollin, Dupanloup, etc. Ici encore le problème a été mal posé. Il n'est pas susceptible de la même solution suivant la valeur particulière de deux enseignements qu'on compare, suivant le caractère et la santé de l'enfant, suivant son sexe. Un ouvrage récent, et qui a produit une forte et légitime sensation, dit à ce propos : « L'éducation donnée loin du foyer paternel est particulièrement funeste aux filles : elle n'abaisse pas moins leur caractère et leurs sentiments; elle leur donne le goût du luxe et l'habitude de l'oisiveté ; souvent même elle

imprime à leur intelligence une fausse direction; dans tous les cas, elle les rend impropres à leur principale destination, au gouvernement du foyer domestique. » (F. Le Play, la *Réforme sociale en France*, 2e édition, t. 1, chap. III, § 28, p. 317.)

Permettez-moi de poser dogmatiquement ici mes conclusions, que je n'ai pas le loisir de développer. L'éducation publique vaut mieux pour les garçons, l'éducation domestique pour les filles; la même distinction est applicable aux santés ordinaires et aux santés chétives. L'éducation privée, qui *individualise* un enfant délicat, l'amènera peut-être à ce degré de résistance qui lui permettra de supporter la vie du lycée et même de s'y habituer; mais celle-ci lui serait fatale dès le début. Je prends ici les conditions ordinaires, mais les familles ont-elles des avantages exceptionnels de liberté d'allures, de vigilance et de fortune; peuvent-elles se procurer pour précepteurs des Pestalozzi, des Silvio Pellico ou des Toppfer, la question change de face, et l'éducation domestique reprend une incontestable supériorité. On le voit, ce problème n'est pas susceptible d'une solution abstraite. Le système à la fois scolaire et familial de l'externat, qui concilie les intérêts de l'instruction et de l'éducation, est de beaucoup le meilleur, en ce sens qu'il permet à l'enfant de venir respirer l'atmosphère de la famille, qui est aussi nécessaire à sa vie morale que l'air est nécessaire à sa respiration.

Le système choisi, il s'agit de l'appliquer et d'en tirer le meilleur fruit. La direction du travail intellectuel dans ses rapports avec la santé est un des problèmes les plus ardus et les plus délicats de l'hygiène

de la famille. Que de choses n'aurais-je pas à dire sur ce point, si je ne craignais d'avoir déjà trop fatigué votre attention ! Je vous démontrerais que l'enfant travaille trop tôt, qu'il travaille trop (il n'y a pas ici, je l'espère, de collégien qui m'entende), qu'il travaille mal, qu'il travaille dans de mauvaises conditions hygiéniques ; que cet entraînement du cerveau épuise la génération actuelle, et crée pour celle qui lui succédera le germe d'une irrémédiable débilité ; que ces dangers physiques n'ont même pas l'insuffisante compensation d'un profit intellectuel ; qu'il faut de toute nécessité simplifier le programme des études universitaires, afin de diminuer le nombre des heures de travail ; ouvrir la série des études par l'acquisition pratique des langues vivantes ; rendre à la gymnastique le rôle qui lui appartient dans l'éducation et reculer la limite inférieure d'admission dans les écoles du gouvernement. Vouloir faire travailler un enfant sans lui donner la compensation d'une gymnastique de tous les jours, c'est, je l'affirme, et je voudrais, Mesdames, vous faire partager ma conviction, tenter l'impossible et courir de formidables aventures.

On répète prétentieusement que les pôles de l'activité humaine sont renversés, que la force des muscles, qui était en honneur chez les anciens, doit abdiquer aujourd'hui devant la force de la pensée. Cela est faux : l'homme n'est complet que par le développement harmonieux et parallèle de ses facultés physiques, morales et intellectuelles. L'hygiène serait une science à courte vue si elle déliait ce faisceau, et, de quelque côté que vienne la mutilation, elle la repousse énergiquement. L'humanité s'en va par le

cerveau; il faut qu'elle soit sauvée par les muscles. Au reste, je le reconnais avec joie, le sentiment de la solidarité intime de l'éducation physique et de l'instruction respire, aujourd'hui plus que jamais, dans les conseils des hommes qui dirigent celle-ci, et des temps meilleurs s'annoncent pour l'hygiène. Les dernières circulaires du Ministre de l'instruction publique sont d'un bon augure sous ce rapport.

Le choix d'une carrière ou d'une vocation est le dernier acte de la tutelle dont l'hygiène maternelle est chargée. Une carrière déterminant le mode d'activité de l'existence tout entière est chose grave à choisir, et jadis le conseil de famille s'assemblait pour prendre une décision à ce sujet; on balançait les unes par les autres les conditions de goût, de possibilité, d'aptitudes intellectuelles, de santé, et on se décidait à bon escient. Aujourd'hui le mot de vocation a remplacé tout cela. Certainement il y a des vocations, et il faut en tenir compte; mais les vocations irrésistibles, c'est-à-dire l'appel impérieux de l'intelligence dans telle ou telle voie, sont rares, et rien n'est plus commun, au contraire, que les vocations capricieuses ou fantaisistes qui engagent tous les jours les jeunes gens dans des carrières qui n'étaient faites ni pour leurs aptitudes réelles, ni pour leur santé. La vue d'un dolman ou la lecture de *Robinson* font naître à chaque pas de ces vocations factices dont les familles subissent l'entraînement. Il faut y songer de bonne heure, et incliner de longue main les enfants vers une vocation utile, pour n'avoir pas plus tard à violenter leur volonté.

La profession influe, en effet, énormément sur la

longévité et la santé; la statistique le démontre, et telles maladies, la phthisie par exemple, ce minotaure qui épuise les sociétés dans leur élément jeune et productif, trouvent souvent dans des carrières intempestives de redoutables éléments d'aggravation. Il faut aussi tenir compte des travaux d'examens ou de concours qui ouvrent l'accès des carrières enviées; les mères doivent bien plutôt consulter les forces physiques et intellectuelles de leur fils que les impulsions d'un sentiment d'orgueil qui, quelque touchant qu'il soit, doit être contenu. De cette façon, les avenues des carrières libérales ne seraient pas semées, comme elles le sont tous les jours, de douloureuses catastrophes.

Mais s'agit-il de métiers au lieu de carrières, on invoque à trop bon droit d'impérieuses nécessités; là où elle les reconnaît, l'hygiène n'a qu'à abdiquer tristement; mais encore ici ne renonce-t-elle pas à des équivalences professionnelles qui existent quand on veut les chercher, et qui peuvent concilier tous les intérêts.

Une autre question, qui a la même gravité, a trait au choix d'une vocation dans ses rapports avec le célibat et avec le mariage. Ici la mère, le père et le médecin se rencontrent dans une sollicitude commune. Il s'agit de bien choisir, de faire à chaque élément de détermination la part et rien que la part qui lui revient, et la mère, éclairée sur le danger des mésalliances hygiéniques, songera à les éviter, si elle comprend bien les intérêts de sa fille, et si elle veut devenir l'aïeule respectée d'une forte et vigoureuse descendance.

Telle est, dans une esquisse nécessairement rapide,

le rôle de l'hygiène dans la famille, ce séminaire de la république, *seminarium reipublicœ,* comme l'appelait Cicéron ; tel est aussi le rôle de la mère pour sauvegarder ce grand intérêt de la santé, rôle qui diffère de celui du père et de l'instituteur, bien que le but auquel tendent tous les trois soit concordant. Un peuple vaut ce que vaut en lui l'unité famille, et cela est vrai au point de vue moral comme au point de vue hygiénique. Nous sommes à une époque où les nations inquiètes se demandent si elles montent ou si elles descendent; leur avenir est surtout entre les mains des mères... Qu'elles fassent monter la nôtre en lui donnant des hommes !

J'ai parlé, au commencement de cette conférence, des causes de la dégénérescence de l'espèce, et je les ai montrées nombreuses et menaçantes. L'hygiène de la famille sous l'action de la mère, sous la direction du père et sous l'inspiration du médecin, a pour but de réparer ce dommage et de relever le niveau de la santé publique. Le progrès matériel, dans ses rapports avec l'hygiène, est comme la lance d'Achille : il blesse par un côté et guérit par l'autre. L'hygiène prétend bien l'utiliser, mais elle compte aussi sur le progrès moral comme sur un levier d'une puissance encore plus grande.

La moralité, la raison et le bien-être, sont appelés, dans leur évolution progressive, à affranchir l'hygiène d'obstacles ou d'impossibilités qui pèsent aujourd'hui lourdement sur elle, et je ne veux pas me séparer de vous, Messieurs, sans vous montrer les perspectives encourageantes de l'avenir en matière d'hygiène. Un mouvement s'opère en sa faveur, ou

plutôt en faveur des intérêts qu'elle représente, et il faut qu'elle sache en profiter.

La guerre, les épidémies, la misère et l'ignorance, sont des fléaux qui, s'ils ne disparaissent jamais complétement, verront, j'en ai le ferme espoir, leurs rigueurs s'atténuer de plus en plus.

La guerre s'en va. Une pareille affirmation sent étrangement son paradoxe au lendemain des sanglantes hécatombes de Sadowa, et par le temps qui court de fusils à aiguille, de cuirasses et de torpilles; mais cependant je la maintiens. La guerre est encore dans les faits, et elle y restera plus ou moins longtemps; mais elle est frappée au cœur, elle sort des idées. L'opinion ne l'envisage plus qu'avec une lassitude extrême, et, si elle accorde justement son admiration aux hommes stoïques qui font la sécurité et l'honneur du pays, et qui courbent noblement leur volonté sous la servitude glorieuse de la discipline militaire, elle aspire au jour où finiront ces lamentables sacrifices humains. Il sera bien permis aux médecins, qui sentent encore mieux le prix de la vie, d'avoir le cœur serré en voyant cette belle flamme s'éteindre sous le souffle brutal d'un boulet. Ils ne songent pas non plus sans regret à ces longues années d'un célibat forcé, auquel le service militaire contraint l'élite de la population virile, au grand détriment d'une reproduction saine et vigoureuse; or on peut éviter le mirage trompeur de l'utopie et espérer fermement que la disparition de ce fléau est un progrès promis à l'avenir.

Les épidémies commencent aussi à perdre du terrain. Ces sphynx calamiteux ne disent pas encore

leur secret, mais ils commencent à le balbutier. On pressent, si on ne les connaît déjà, les lois de leur propagation, et l'hygiène, privée et publique, est armée de ressources pour les prévenir et pour les combattre.

La misère est certainement l'un des ennemis les plus acharnés de l'hygiène. Celle-ci la trouve partout: devant chacun de ses vœux, elle se complaît à dresser une impossibilité; là où la santé demande, elle refuse, et les conseils par ailleurs les mieux justifiés semblent prendre, grâce à elle, un caractère douloureusement dérisoire. Que devient l'hygiène devant la misère? Un regret en face de l'impossible, une aspiration ardente vers le mieux, un serrement de cœur, et rien de plus.

Si la pauvreté doit rester toujours, une époque viendra certainement où l'hygiène, affranchie d'une de ses plus lourdes entraves, ne se heurtera plus à la misère hideuse; un bien-être relatif arivera aux classes pauvres par les canaux féconds de la civilisation et d'un travail ennobli, dans lequel l'homme remplacera le travail contraint par l'émulation d'une activité intéressée, et verra à la force abjecte de ses muscles se substituer la force soumise et gouvernée des machines productrices.

Mais, à côté de la misère matérielle et trop souvent associée avec elle, il y aussi la misère de l'esprit, l'ignorance. Le rapport tout récent du Ministre de l'instruction publique sur l'enseignement primaire met sous un jour tristement et utilement expressif la nécessité de pourchasser vigoureusement ce fléau; il montre, en effet, que la moyenne des hommes illet-

trés, relevée d'après les actes de mariage que n'ont pu signer les contractants, pendant l'année 1866, est de 25,28 °/₀, et celui des femmes de 41,02 °/₀; ce qui donne une moyenne générale de 33,45 °/₀. Ces chiffres, que M. Duruy qualifie justement de douloureux, doivent au moins porter leur enseignement. Nous nous endormons trop en France dans cette béate satisfaction que nous inspire la réputation de suprématie intellectuelle que l'Europe nous a faite et qu'elle nous continue, un peu sournoisement peut-être, et afin d'engourdir notre émulation : craignons un réveil prochain, et un réveil humiliant. L'esprit est quelque chose sans doute, mais il ne saurait dispenser d'apprendre à lire, et, s'il est glorieux d'avoir *créé le vaudeville*, il faut bien reconnaître cependant que le moment approche où cette supériorité équivoque pourrait bien être effacée par des supériorités plus sérieuses. L'honneur de notre pays y est engagé, mais l'hygiène ne se désintéresse pas, elle non plus, dans cette grave question, et elle aspire ardemment à cette époque où les esprits les plus humbles, éclairés par l'instruction, comprendront l'importance des intérêts qu'elle défend, et pourront s'ouvrir à ses enseignements pratiques.

La misère de l'esprit est tout aussi navrante que la misère matérielle, mais combien elle est plus facilement curable ! Il est juste de reconnaître qu'une croisade vigoureuse et bien intentionnée s'organise contre elle. L'hygiène lui doit le tribut intéressé de ses vœux et de ses efforts. Les écoles primaires se multiplient et sont fréquentées par un plus grand nombre d'élèves, et je salue en hygiéniste, c'est-à-dire avec joie, la

perspective de cette création prochaine de huit mille écoles de filles qui vont préparer, pour la génération future, des mères aptes à comprendre l'importance des soins que réclament les enfants, et à sentir à leur tour pour eux le prix de l'instruction.

Mais les efforts de l'État ne sauraient suffire à cette immense tâche, et il faut que tout le monde se mette à l'œuvre. A la pauvreté l'aumône du pain, à l'ignorance celle du savoir. Garder ce que l'on sait et ne pas l'apprendre aux autres serait aujourd'hui la plus sordide des avarices. L'ignorant est le créancier de l'homme instruit; que celui-ci lui paye sa dette. Au reste le sol de notre pays, qui convient si merveilleusement aux idées généreuses, voit déjà celle-là grandir et prospérer. Le souffle qui a fait naître cinq mille cours d'adultes et de nombreuses conférences ne vient pas d'une vogue éphémère; il est le commencement de quelque chose de fécond et de durable, et la France sera bientôt couverte, j'en ai la ferme espérance, d'une armée de professeurs volontaires auxquels répondront d'infatigables auditoires. Le mouvement est donné, et il est de ceux qui ne s'arrêtent pas. Quelques esprits arriérés ou timides évoquent bien encore le fantôme des périls attribués à l'émancipation intellectuelle du peuple; mais, s'il ne peut retenir que les égoïstes et effrayer que les enfants, il faut bien reconnaître pourtant qu'il convient de procéder dans ce grand œuvre avec la sage lenteur qui doit en assurer le succès; ne jamais s'arrêter, mais se garder des entraînements d'une impatience généreuse, afin que l'esprit des masses, s'habituant peu à peu à l'ordre de choses nouveau qui s'inaugure, fasse

tourner au profit commun, et sans secousses dangereuses, le progrès qui aura été réalisé.

On raconte que, pendant qu'on transportait sa colossale statue de Moïse, Michel-Ange, la taille ceinte de son tablier de cuir, marchait derrière elle. La statue avançait lentement, et, à un moment donné, elle sembla même s'arrêter sous l'inerte majesté de sa masse. Le vieux statuaire, cédant alors à un mouvement d'impatience, et dans un élan de brutalité sublime, lui jeta son maillet, en lui disant : « Marche donc ! marche donc ! tu sais bien que tu as la vie en toi. » Eh bien ! il en est du progrès intellectuel comme de la statue de Moïse; il a la vie en lui, mais il marche lentement, pas à pas, comme il convient à la majesté des intérêts qu'il représente ; s'il faut le pousser en avant, il faut surtout le maintenir dans une bonne direction. Il a l'avenir devant lui, et il arrivera.

L'hygiène ne doit pas demeurer étrangère à ce grand mouvement qui entraîne aujourd'hui les esprits vers la diffusion des sciences. Tout l'y invite, son but, son utilité et aussi l'attrait qu'elle inspire. Il y a trente ans, le nom de l'hygiène était à peine prononcé en dehors des écoles de médecine, et la voilà qui se fait déjà une large place au soleil de la vulgarisation. Le concours si nombreux et si distingué qui se presse ce soir dans cette enceinte en est la preuve. Irai-je m'enorgueillir d'une pareille affluence ? Non, sans doute ; votre goût pour les choses de l'esprit et le caractère éminemment utile de l'art que j'enseigne ont conspiré à ce beau résultat, ma parole n'y a été pour rien ; mais il me sera bien permis au moins de ressentir et d'exprimer un sentiment plus élevé,

parce qu'il est moins personnel, et de voir dans ce fait l'affirmation éclatante du besoin d'un enseignement public de l'hygiène. Quand une ville intelligente comme la nôtre accuse une pareille curiosité pour une science, c'est que les exprits en sont réellement altérés, et que le moment est venu pour elle de se répandre.

Je m'arrête ici. L'hygiène, qui a pour base la modération et qui enseigne à n'abuser de rien, donnerait, ce soir, un mauvais exemple public, si elle abusait plus longtemps d'un auditoire dont l'obligeante attention ne s'est pas un instant démentie. Je finirai par un vœu: c'est que cette soirée, si par malheur elle avait été sans charmes, ne fût pas au moins sans utilité, et que chacun de nous en rapportât cette pensée qu'il est indispensable de faire à l'hygiène, dans les sollicitudes de la famille, une part plus large que celle qui lui est habituellement réservée, et que, si les mères ont entre les mains les sources de la vie morale, comme on l'a dit avec raison, elles ont aussi, dans une certaine mesure, celles de la santé publique.

Montpellier, imp. Gras.